

Etude

sur le

Mithridate

de Jean Racine.

Au milieu de l'année 1672, le *Mercure galant*¹⁾ annonçait pour l'hiver la Pulchérie du grand Corneille,²⁾ destinée aux comédiens du Marais,³⁾ et le Théodat de Thomas Corneille,⁴⁾ à l'hôtel de Bourgogne.⁵⁾ Puis il ajoutait: „Ensuite de cette pièce on verra sur le même théâtre le Mithridate de M. Racine.⁶⁾ Cet ouvrage réussira sans doute, puisque les pièces de cet auteur ont toujours eu beaucoup d'amis.“

Mithridate fut joué en effet au mois de janvier 1673. Le jour est incertain: M. Paul Mesnard⁷⁾ incline à placer cette première représentation le vendredi 13, le lendemain du jour où Racine fut reçu à l'Académie française.

En dépit de l'insinuation du *Mercure*, la pièce ne réussit point par cabale: les amis de l'auteur furent alors tout le public. L'applaudissement fut général. „Mithridate est une pièce charmante, écrit Mme de Coulauges⁸⁾ à Mme de Sévigne,⁹⁾ le 24 février 1673; on y pleure; on y est dans une continuelle admiration; on la voit trente fois, on la trouve plus belle la trentième que la première.“

¹⁾ Journal consacré aux nouvelles de cour.

²⁾ Pierre Corneille, né à Rouen (1606—84).

³⁾ Quartier de Paris où une troupe d'acteurs s'établit vers 1600, et c'est d'elle que date véritablement l'existence d'un théâtre ouvert chaque jour à la curiosité publique.

⁴⁾ Frère de Pierre Corneille (1629—1709).

⁵⁾ Ancienne résidence à Paris des ducs de ce nom. En 1548, les Confréries de la Passion acquirent une partie de cet hôtel pour y représenter leurs mystères, puis la cédèrent à une troupe d'acteurs, noyau de la Comédie française, connue sous le nom de troupe de Bourgogne.

⁶⁾ Jean Racine, né à la Ferté-Milon (1639—1699).

⁷⁾ Paul Mesnard, célèbre critique de la langue et du style de Corneille et de Racine.

⁸⁾ Femme des plus distinguées du XVII^e siècle.

⁹⁾ Née à Paris, célèbre par ses admirables lettres (1626—1696).

La cour fut du même avis que la ville: aussi bien dans les années suivantes que dans sa nouveauté, Mithridate fut joué fréquemment chez le roi à Versailles, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Chambord, et chez Monsieur, à Saint-Cloud. Louis XIV avait un goût singulier pour Mithridate: „C'est“, dit Dangeau,¹⁾ „la comédie qui lui plaît le plus.“ Dans ces représentations des résidences royales, les salons extraordinairement éclairés, les paravents magnifiques, les guéridons d'argent portant des girandoles garnies de bougies, les pots remplis de toutes sortes de fleurs, avec des vases et des cuvettes d'argent, faisaient à l'oeuvre de Racine un cadre éclatant, et s'accordaient merveilleusement avec la politesse élégante et la galanterie délicate dont il a parfois voilé la sombre énergie de son drame.

Les ennemis de Racine, pour se consoler du succès d'Andromaque (1667),²⁾ avaient dit qu'il savait parler sans doute le langage de l'amour et de la tendresse, mais que c'était là son seul talent; et, lui défendant d'aller plus loin, ils le murèrent dans cette gloire unique, et le déclaraient incapable de dessiner des caractères avec vigueur, ou de traiter avec profondeur la politique des cours. Ils interdisaient à son pinceau gracieux et doux toute composition sévère et mâle.

Racine prouva bientôt (1668), par un autre chef-d'oeuvre, qu'il possédait le talent qu'on lui refusait: il fit une magnifique tragédie, toute de politique et de caractère, pleine de sens et d'instruction solide, de substantielle et nerveuse éloquence: il fit Britannicus³⁾, la pièce des connaisseurs, a dit Voltaire. C'était le ton austère et énergique, c'était la brièveté passionnée de l'auteur des Annales, dans des vers d'un sérieux attrait, d'une sage hardiesse, d'un colorit brillant et fier. „On admira“, dit encore Voltaire, „toute l'énergie de Tacite, exprimée dans des vers dignes de Virgile.“ Après Bérénice (1670),⁴⁾ après ce plein épanouissement de sa sensibilité délicate, de son génie tendre et facile aux larmes, Racine, sans être, cette fois, soutenu par le génie de Tacite, avait de nouveau rivalisé avec lui de profondeur, d'énergie, d'incisive et d'éclatante concision, en créant, dans son originale tragédie de Bajazet (1672),⁵⁾ le rôle vraiment unique d'Acomat, étonnant modèle de génie politique, de mâle éloquence, d'imperturbable supériorité de raison et de sang-froid. Il lui restait à lutter plus directement de fierté et de vigueur contre Corneille, à faire connaître qu'il pouvait, à l'exemple de cet illustre devancier et en s'élevant à propos au ton énergique et sublime de Cinna, d'Horace et de Nicomède,⁶⁾ dessiner fortement et montrer tout vivants sur la scène les hommes extraordinaires de l'antiquité. Épreuve redoutable, émulation généreuse, qui valut au théâtre français un chef-d'oeuvre et une gloire de plus! A la représentation de Mithridate on put se convaincre que Racine, sans rien perdre de

¹⁾ Marquis de Dangeau, courtisan spirituel, né à Chartres, auteur de précieux mémoires (1638—1720).

²⁾ Tragédie d'Euripide. Elle a inspiré celle de Racine, bien qu'elle en diffère sensiblement. Elle établit, en outre, la supériorité de ce poète sur ses rivaux.

³⁾ Une des plus belles tragédies de Racine. Boileau défendit cette oeuvre éminente contre le froid accueil du public.

⁴⁾ Tragédie composée à la demande de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.

⁵⁾ Le sujet de cette tragédie est tiré de l'histoire ottomane. Cette tragédie est une peinture merveilleusement fine et profonde de dévouement qui pousse au sacrifice, mais qui ne peut étouffer l'amour.

⁶⁾ Tragédies de Pierre Corneille.

son charme d'élégance et de mélodie, avait en effet atteint à la hauteur de Corneille, en peignant des couleurs les plus fortes et les plus vraies, en faisant dignement parler et agir

L'implacable ennemi de Rome et du repos,
. ce roi, qui seul a, durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois la querelle commune.

(Acte I, 1—9.)

„Il n'y a guère, nous dit Racine dans sa préface, de nom plus connu que celui „de Mithridate: sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine; et, „sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses défaites ont fait presque „toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république: c'est à savoir, de „Sylla, de Lucullus et de Pompée Il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie „de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait „mettre en jour les moeurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente „contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie „qui lui était naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses.“

Racine dit vrai; sa pièce nous rend Mithridate tout entier, avec cette haine infatigable et acharnée pour Rome, qui faisait son génie, et dont la défaite semblait doubler les ressources et l'audace; avec la grandeur que lui donnaient et ses victoires et ses glorieux désastres; avec sa dissimulation profonde, sa jalousie cruelle et

. cette main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante.

Acte IV, 2, 1203.

Le grand Corneille a parfois de doux et mélodieux accents, et, de temps à autre, tempère par d'adorables tendresses la mâle fierté de son génie; Racine, à son tour, semble dérober à Corneille l'audace altière et la sublimité originale de sa muse, en retraçant, avec énergie et fidélité, le caractère d'un roi qui, dans l'histoire, marche l'égal des grands capitaines qu'il combattit, pour avoir, pendant près d'un demi-siècle, soutenu l'effort des armes romaines victorieuses du reste du monde; pour avoir opposé seul une digue, quelque temps insurmontable, à ce torrent qui avait emporté déjà tant de souverains et de nations. Il l'a montré seul libre et fier, au milieu de l'abaissement et de la servitude de tous, seul debout, seul parlant avec une hauteur menaçante, alors que tous les monarques étaient rampants et muets devant le peuple roi. Parmi les despotes de l'Asie, esclaves couronnés du sénat romain, Mithridate seul est roi.

Acte III
Scène I.

Cette résistance obstinée au débordement de la puissance romaine, ce courage, ces projets plus d'une fois couronnés de la victoire, et qui survivent à la défaite,

. ce coeur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable,

Acte III, 1, 867.

Acte III,
Scène I.

donnent à Mithridate une grandeur si imposante et fière, une importance si solide, que Racine n'a pas craint de nous le faire connaître tout entier, et tel que le lui livrait l'histoire, avec ces vices et ces faiblesses qui font, pour ainsi dire, ombre au tableau. Le père dénaturé, l'époux barbare, le maître dur et cruel, prêt à immoler à ses défiances et à ses soupçons, sujets, femmes et enfants, revit dans sa pièce, aussi bien que le héros qui remplit l'Orient de sa gloire, et qui, au plus fort même de ses revers, médite d'aller attaquer dans ses foyers la reine occidentale des nations. C'est dans les contrastes mêmes que réunit en lui un tel personnage, c'est dans ce mélange d'héroïsme, de férocité perfide, de jalousie sanguinaire, que le poète trouvera le noeud de son intrigue et le secret des plus grands effets dramatiques. Mithridate est un barbare de génie, aussi redoutable à sa famille qu'aux Romains, aussi ombrageux, aussi sanguinaire dans sa maison, que dans son duel opiniâtre avec Rome, et qui, par ce double caractère, pouvait passer de plain-pied de la scène de l'histoire sur celle de la tragédie.

Voyons d'abord avec quelle énergie et quelle hardiesse de pinceau, avec quelle beauté et quel éclat de coloris, Racine nous a rendu le haineux et colossal adversaire de Rome,

Ce roi que l'Orient, tout plein de ses exploits,
Peut nommer justement le dernier de ses rois.

Acte I, 3, 301.

Au moment où l'action commence, Mithridate est pour la troisième fois vaincu; Pompée a hérité, contre lui, du bonheur des victoires de Scylla et de Lucullus. Mais ce nouveau désastre ne l'a pas abattu. Porté par terre, il se relève comme Antée¹⁾ avec des forces nouvelles, et mesure toujours la grandeur de ses projets à celle de ses revers:

„Plus il est malheureux, plus il est redoutable.“

Il sait avec quel succès il en a déjà plus d'une fois appelé du malheur à la victoire. Il se dit à lui même comme à ses fils:

„La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes états conquis enchainait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.

Acte III, 1, 763--772.

¹⁾ On fait de fréquentes allusions à cet épisode mythologique pour caractériser la vigueur nouvelle qui se manifeste lorsque quelqu'un se met en contact, soit moralement, soit physiquement, avec la source première de ses idées, de ses sentiments, etc. C'est ainsi que Thiers a dit de Napoléon que, semblable à Antée il avait recouvré toute la puissance de son génie en se retrouvant sur le sol natal. (Histoire du Consulat et de l'Empire, oeuvre remarquable surtout au point de vue militaire, mais qui manque d'impartialité.)

Il sera jusqu'au bout fidèle à sa mission de combattre et d'humilier la tyrannie de Rome, et n'abandonnera qu'avec la vie sa ferme volonté de faire rendre gorge à la spoliatrice des nations. Il dit, en rappelant une des belles pages de Tacite et les imprécations éloquentes de Galgacus¹⁾:

Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés;
Ils y courent en foule, et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre,
Moi seul je leur résiste

Acte III, 1, 797.

Il sait que son nom a dans le monde la popularité du courage soutenant contre la force et la toute-puissance une lutte inégale, une guerre à mort, et que

Il remplit l'univers sans sortir du Bosphore.

Acte III, 1, 932.

Il ne sera pas dit qu'il rende son épée, qu'il implore un honteux et dangereux pardon, qu'il apprenne enfin à s'abaisser et à s'humilier,

„Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie,
Qu'il se fie aux Romains et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les rois.“

Acte III, 1, 908.

Il sait que s'il demandait la paix, c'est tout au plus si Rome voudrait lui laisser la main qui a signé l'arrêt de mort de cent mille Romains, et qu'il ne doit espérer que dans son désespoir. Il se dit donc à lui-même ce que lui répétera son noble fils Xipharès:

„Continuez, Seigneur, tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoique vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour, un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains.“

Acte III, 1, 911—918.

Il projette un dernier et terrible effort:

„Tout vaincu que je suis et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.“

Acte II, 2, 432.

Il songe à renouveler en même temps la guerre aux deux extrémités du monde, au fond de l'Asie, au coeur de l'Italie. Il l'annonce dans une scène où respire tout le

¹⁾ Galgacus, célèbre chef des Calédoniens, dans Tacite (Vie d'Agricola) appelle les Romains raptoreis orbis; Mithridate dira latrones gentium, dans Saluste.

génie de l'histoire ancienne, et dans un langage dont rien n'égale la magnificence. Cette scène, qui ouvre avec grandeur le troisième acte, est aussi bien amenée que motivée. Disons-en le parfait à-propos et la haute probabilité¹⁾.

Annibal, après avoir une première fois compromis l'éternité de Rome, en coalisant contre elle tout l'Occident, en précipitant sur elle, du haut des Pyrénées et des Alpes, les barbares de l'Espagne et de la Gaule; Annibal, après avoir quitté avec des pleurs de rage cette terre de l'Italie, où, livré aux seules ressources de son génie, il avait seize ans tenu en échec toutes les forces et les plus grands généraux de Rome, avait cherché dans l'Orient de nouveaux ennemis au peuple romain; il avait songé à former et à guider contre ses vainqueurs une ligue nouvelle de la Grèce et de l'Asie, et à combattre une fois encore, sur son propre territoire, Rome tout épuisée de sang et d'argent, tout exténuée d'une victoire achetée par tant d'efforts et de défaites. Mais la pusillanimité d'Antiochus et les fatales divisions des Grecs avaient fait avorter cet immense projet, et sauvé peut-être Rome d'une destruction imminente. Eh bien! cette grande idée d'Annibal, Mithridate s'en empare. Il veut porter la guerre dans l'Italie, à la tête de tous les peuples de l'Orient et de tous les barbares dont il se sera recruté sur sa route, et réaliser la seconde invasion d'Annibal. Et ce n'est point une supposition du poète: il a soin lui-même de nous en avertir, dans sa préface.

„Comme le dessein que je lui fais prendre de passer dans l'Italie m'a fourni une „des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur „pourra redoubler, quand il verra que tous les historiens ont dit ce que je fais dire à „Mithridate. Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devait passer. „Appien marque les facilités et les secours que Mithridate espérait trouver dans sa marche.“

Ainsi, c'est Racine lui-même, qui nous apprend que la scène où Mithridate communique à ses fils son projet d'aller à Rome, et d'y chercher la vengeance ou un glorieux trépas, est une de celles qui ont le mieux réussi dans sa pièce. Je le crois sans peine; elle est, en effet, une des plus belles qu'il y ait au théâtre français, et le discours de Mithridate est, dans la langue française, un des modèles les plus accomplis de force et de grandeur de style. Jamais la majesté de la tragédie et de la dignité de l'histoire ne se sont plus heureusement rencontrées. C'est là surtout que Mithridate nous étonne par cette hauteur de génie, par cette profondeur de vues qui s'alliait chez lui à l'énergie indomptable du caractère, et revêt naturellement de la pompe et de la splendeur de la poésie du grand

¹⁾ Comment a-t-on pu dire que cette admirable scène est un hors-d'oeuvre? Si Racine devait tout réduire rigoureusement au développement de la petite histoire d'amour, ce n'était pas la peine de prendre Mithridate pour héros: n'importe quel bourgeois qui veut se remarier, et père d'un grand fils, eût suffi. Mais le caractère de Mithridate déborde ce cadre, comme celui d'Harpagon déborde le cadre analogue choisi par Molière. Si l'on étudie avec soin les tragédies et les comédies du XVII^e siècle, on verra que l'intrigue d'amour ne sert qu'à amener et à relier les scènes où se développent les caractères, que ce dernier intérêt est de beaucoup supérieur à l'autre, et le véritable que les poètes aient poursuivi. Ici jamais on ne saurait être plus au cœur du sujet que dans une scène qui fait voir Mithridate, le vrai Mithridate, l'implacable ennemi de Rome.

siècle „ce dessein qu'il forma, nous dit Montesquieu¹⁾, d'aller à Rome avec les mêmes nations qui l'asservirent quelques siècles après, et par le même chemin qu'ils tinrent.“

Chose remarquable, en effet! L'itinéraire que se traçait le roi de Pont est absolument celui que suivirent, quelques siècles plus tard, les barbares qui vengèrent plusieurs fois, par la prise et le sac de Rome, et Annibal et Mithridate.

Cette scène, si applaudie au théâtre dans la nouveauté du chef-d'oeuvre, produit encore tout son effet à la lecture, par l'élévation et la justesse des pensées, la gravité magnifique du style, la richesse et l'éclat des images. Ici, Racine est au niveau de Corneille; il est grand, comme l'est Corneille, quand il fait parler les grands hommes, Auguste et César, Nicomède et Sertorius²⁾ et leur fait exprimer de vastes desseins, de hautes pensées. Le plus pur et le plus mélodieux, le plus touchant et le plus pathétique des poètes, en est ici le plus sublime.

La mort de Mithridate, qui couronne dignement cette imposante tragédie, met aussi un dernier trait au tableau de ce caractère si vigoureux et si soutenu. Menacé de tomber entre les mains des Romains après une résistance désespérée, il s'est percé de son épée plutôt que de leur livrer Mithridate vivant. Il s'est trop hâté; le noble et intrepide Xipharès, par une attaque soudaine, leur arrache la victoire et les disperse. Vengé du moins par ce fils digne de lui, Mithridate, avant d'expirer dans ses bras, s'applaudit de l'héroïque carrière qu'il a fournie, et des affronts et des désastres dont il a puni l'insolence et l'ambition de Rome, dont il a stigmatisé et ensanglanté son histoire. Il meurt, comme il a vécu, plein de haine pour les Romains, et son dernier soupir est encore pour eux une insulte et une menace.

Acte V, 4,
1602.

„J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu:
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
L'ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie,
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendres me vit expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console:
J'expire environné d'ennemis que j'immole;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.“

Acte V, 5, 1653.

Le couplet est un peu long, sans doute, et un peu hors de sa place, bien qu'il soit mis pour expliquer le dénouement. Cependant le dernier vers justifie tout.

¹⁾ Montesquieu, *Grandeurs et décadences des Romains*, chap. VII. L'auteur nous montre dans Mithridate „un roi magnanime, qui, dans les adversités, tel qu'un lion qui regarde ses blessures, n'en est que plus indigné.“

²⁾ *Drames* de Pierre Corneille.

Voilà le beau côté historique de Mithridate: sa haine opiniâtre, sa lutte infatigable contre la domination romaine. Telle est, dans Racine, la mâle et fière peinture du plus grand, du plus dangereux ennemi de Rome, du roi qui sut entourer de gloire et de terreur ce nom depuis longtemps avili par les insolents dédains ou la tyrannique amitié du sénat romain, et fit craindre à l'Italie l'invasion d'un second Annibal. Il était impossible d'approprier à la scène, avec plus de mouvement, plus d'éclat, plus de vérité, des événements et un personnage mieux faits pour inspirer un vif et noble intérêt.

Reste la passion tyrannique et ombrageuse du roi de Pont pour Monime, et les soupçons, les colères, les orages domestiques qu'elle vient mêler aux ardentes préoccupations de la guerre avec Rome. Restent ces méfiances, ces jalousies, toujours voisines de la fureur et de la vengeance, toujours prêtes à proscrire le sang le plus cher:

„Amant avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.“

Acte I, 5, 353.

Racine nous apprend encore lui-même, dans sa préface, ce que l'histoire lui a fourni à ce sujet:

„J'ai choisi Monime, dit-il, entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amyot¹⁾ les a traduites; car elles ont une grâce, dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne. Cette-ci estoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que lui sceust faire le Roy en estant amoureux, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il eust accord de mariage passé entre eux, et qu'il lui eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et appelée royne. La pauvre dame, depuis que le roy l'eust espousée, avait vécu en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu de lui donner un mari, lui avait donné un maistre; et au lieu de compaygnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur, lui avait baillé une garde et garnison d'hommes barbares qui la tenoient comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avait qu'un songe et une ombre de bien; et au contraire avoit réellement perdu les véritables, dont elle jouissait au pays de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et lui eut fait commandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elles s'arracha d'alentour de la teste son bandeau royal, et se le nouant autour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et alors elle se prit à dire:

¹⁾ Amyot, traducteur de Plutarque, fut un des créateurs de la belle langue du XVI^e siècle, originale et naïve, souple et abondante, colorée et pittoresque. La traduction de Plutarque est restée l'un des plus beaux monuments de la vieille littérature française (1513—1593).

„O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service?
„En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque.“

Ainsi le Mithridate de l'histoire, le Mithridate épris de Monime, c'est un despote asiatique, qui donne le titre d'épouse et de reine à la femme qu'il aime avec prédilection, laquelle ne veut être à lui qu'à ce prix; qui la fait soigneusement garder dans son palais, ou plutôt dans son sérail, tandis que la guerre l'appelle ailleurs, et qui, dans sa jalousie féroce, lui envoie un jour l'ordre de mourir, de peur qu'elle ne tombe au pouvoir du vainqueur:

Acte I, 3,
253—261.
Acte V, 2,
1513.

„Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
„Ont pris soin d'assurer la mort de ses maitresses.“

Acte I, 1, 87.

Racine, en maintenant à l'amour de Mithridate ce qu'il a de violent, de tyrannique, de cruel, et par là même d'oriental, y a mêlé quelques nuances de galanterie moderne, de sentimentalité contemporaine, qui affaiblissent l'énergie connue de son caractère, lui ôtent quelque peu de sa candeur sauvage, et tranchent trop fortement avec l'ivresse et l'emportement de sa passion. Ce mélange de courtoisie française et de brutalité asiatique, de délicate politesse et de jalousie grossière et farouche, a quelque chose de choquant, quoiqu'il s'efface ou se dissimule sous les nuances ingénieuses et sous la perfection achevée du langage.

Acte II,
Scène 4, 528.

J'avoue que je suis un peu étonné de voir ce monarque d'Orient, vieilli dans les travaux de la guerre, débiter auprès de Monime par ces paroles fades d'une affectueuse galanterie, et qui sentent le héros de roman, le Polexandre¹⁾ ou l'Artamène²⁾.

„Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
„Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
„Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
„Je ne m'attendais pas que de notre hymenée
„Je dutte voir si tard arriver la journée,
„Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
„Fit voir mon infortune et non pas mon amour.
„C'est pourtant cet amour qui, de tant de retraites,
„Ne me laisse choisir que ces lieux où vous êtes;
„Et les plus grands malheurs pourrout me sembler doux,
„Si ma présence ici n'en est point un pour vous.“

Acte II, 4, 528—539.

Je ne m'explique pas trop non plus que Mithridate, occupé d'un si important projet et de tant de sérieux préparatifs, ayant à peine un jour pour se disposer au départ et à une lointaine expédition, mène de front la guerre et l'amour, et trouve le loisir d'écouter sa jalousie et de songer à ses vengeances. Lui-même semble justifier cet étonnement, quand il dit:

Acte I, 4,
546.

¹⁾ Roman volumineux (5 vol. d'environ 1200 pages chacun) de Gomberville (1600—1674).

²⁾ Roman héroïque dans le genre du précédent de Mlle. de Scudéry. Sous des noms turcs, grecs ou romains, c'est la galanterie, la recherche, la ridicule sentimentalité des Précieuses (1607—1701).

„Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée,
„Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée:
„D'un voyage important les soins et les apprêts,
„Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
„Mes soldats, dont je veux tenter la complaisance,
„Dans ce même moment demandent ma présence,

Acte II, 5, 619.

. Mille desseins partagent mes esprits:

„D'un camp prêt à partir vous entendez les cris;
„Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte,
„Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte!“

Acte III, 5, 1045—1049.

Mais, à part ces disparates et ces invraisemblances, et une fois Mithridate accepté avec les nuances modernes que le poète lui a presque invinciblement prêtées, on ne peut disconvenir que Racine n'ait traité avec sa supériorité habituelle, avec sa science profonde du coeur humain, l'amour et la jalousie du vieux roi; qu'il n'en ait tiré des situations très dramatiques, et n'ait habilement rehaussé, par de brillants reflets de la gloire et du génie politique et militaire de Mithridate, une passion peu faite pour son âge et pour l'état de ses affaires, et qu'il est le premier à déplorer.

C'est à l'époque de ses triomphes, c'est le coeur élevé par une longue suite de prospérités, qu'il a envoyé à Monime, destinée à être son épouse, le bandeau royal, avec le titre de reine; et depuis ce temps, et avant qu'il ait pu conclure cet hymen, la guerre l'a toujours appelé loin d'elle. Il était alors dans tout l'éclat de ses succès,

„ La fortune et la victoire mêmes
„Cachaient ses cheveux blancs sous trente diadèmes.

Acte III, 5, 1040.

Au moment où il revient pour accomplir à la hâte cet hymenée si longtemps différé, et repartir pour les camps avec sa jeune épouse,

„Ses ans se sont accrus, ses honneurs sont détruits,
„Et son front, dépouillé d'un si noble avantage,
„Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.“

Acte III, 5, 1042.

C'est alors, c'est sous le poids de ses ans aggravé par le malheur et la défaite, qu'il est cruel de reconnaître qu'on n'est pas aimé, et de ressentir un amour, qui n'étant point partagé, met le comble à tant de maux. C'est sous ce point de vue que le poète trouve le secret de nous intéresser à la passion malheureuse et aux illusions évanouies de Mithridate. Quand l'obéissance résignée, la froide et respectueuse soumission de Monime, Acte II, 4, 551. lui prouve que, subissant le joug qui l'opprime, elle ne donne que sa main et refuse „ 552. son coeur, et qu'elle ne va à l'autel que comme une victime, sa fierté s'indigne a

la pensée qu'il lui faut renoncer à plaire, pour ne prétendre plus qu'à tyranniser, Acte II, 4, 557. et il met les intérêts de son amour sous la protection d'une gloire dont mille revers ne sauraient désormais affaiblir l'immortel prestige:

„Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
„Ah! pour tenter encore de nouvelles conquêtes,
„Quand je ne verrais pas des routes toutes prêtes,
„Quand le sort ennemi m'aurait jété plus bas,
„Vaincu, persécuté, sans secours, sans états,
„Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
„Conservant pour tous biens le nom de Mithridate,
„Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
„Partout de l'univers j'attacherais les yeux;
„Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être
„Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
„Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
„Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.“

Acte II, 4, 558—570.

C'est par cette conviction de la noblesse, de la beauté impérissable que lui donnent son génie et sa gloire, qu'il prête à ses faiblesses mêmes un air de grandeur.

Quand le perfide Pharnace, convaincu d'avoir blessé Mithridate dans ses deux passions les plus vives, dans son amour pour Monime et dans sa haine pour les Romains, révèle à son père les amours discrètes, involontaires, combattues, de Monime et de Xipharès, et lui signale un rival dans ce fils qu'il aime, et qui s'est associé avec une héroïque ardeur au projet d'attaquer les Romains en Italie, le vieux roi refuse d'abord de croire à cette accusation d'un fils rebelle et dénaturé,

„Qu'arme contre son frère un courroux envieux.“

Acte III, 4, 1018.

Mais ce trait, lancé avec une infernale adresse, est entré profondément dans son coeur, et la jalousie y fait de prompts et de violents progrès. De là cette scène, où, à force de ruse et d'artifice, il arrache à Monime l'aveu de ses sentiments, et surprend la fatale vérité qu'il désire et redoute. On a blâmé la supercherie dont Mithridate se sert pour pénétrer dans le coeur de Monime, et lui dérober un secret qu'elle a si longtemps caché à Xipharès lui-même. On a dit, avec la confidente Phaedime:

„Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice?“

Acte IV, 1, 1148.

et cette ruse a semblé peu digne de la tragédie. Elle est conforme toutefois à la dissimulation qui caractérisait particulièrement Mithridate, et qu'attestent tous les historiens. Il est tout à fait dans le caractère de Mithridate de dire:

„Le ciel en ce moment m'inspire un artifice . . .
„S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux;

„Trompons qui nous trahit: et, pour connaître un traître,
„Il n'est pas de moyens . . . Mais je la voir paraître;
„Feignons. et de son coeur, d'un vain espoir flatté,
„Par un mensonge adroit tirons la vérité.“

Acte III, 4, 1024—1033.

Si la scène où Mithridate use si habilement de toutes ses ruses, pêche par une trop fidèle exactitude à peindre le héros sous toutes ses faces, elle surprend et attache par la merveilleuse habileté que le poète y déploie, et l'on excuse ou plutôt on n'aperçoit pas une faute couverte par les beautés qu'il en fait naître.

Le moyen, petit en lui-même, est terrible dans ses résultats. Il amène une situation émouvante et neuve, et, dans un tel moment, cet amour de Xipharès et de Monime, dont la peinture n'offrait jusqu'alors que des teintes nobles et douces, devient intéressant et tragique par la terreur et la pitié. Leur situation est cruelle et périlleuse, et l'effet justifie le moyen. On frémit, on frissonne, quand la malheureuse Monime, après avoir trois fois retenu un aveu si adroitement provoqué, convient enfin d'une flamme que Mithridate déclare approuver et favoriser, et s'écrie tout à coup avec terreur:

Seigneur, vous changez de visage.

Acte III, 4, 1112.

Elle a trop bien deviné Mithridate, quoique, pour assouvir sa vengeance, et se défaire à coup sûr d'un fils naguère si cher et maintenant si odieux, il se dise à lui-même:

„. Sans montrer un visage offensé,
„Dissimulons encor, comme j'ai commencé.“

Acte III, 4, 1125.

Il couvre, en effet, sa haine et ses projets sinistres de toutes les démonstrations de la tendresse. Mais Xipharès ne s'y trompe pas, et comprend qu'il est perdu:

„Il feint, il me caresse, et cache son dessein;
„Mais moi, qui, dès l'enfance, élevé dans son sein,
„De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
„J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
„Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
„Pourrait à la révolte exciter la douleur.
„De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.“

Acte IV, 2, 1189—1195.

Toutefois, Mithridate, malgré son grand nom et son génie, deviendrait trop odieux pour la scène, si le poète ne tempérât un peu l'horreur de sa rage sanguinaire et de ses projets parricides par quelques retours de tendresse paternelle. De là ce monologue du quatrième acte, vraiment admirable par le tumulte des passions contraires et par la foule des sentiments opposés qui agitent l'âme de Mithridate. L'amour paternel et la politique conspiraient à la fois contre sa vengeance, et lui en font sentir l'atrocité et le danger.

Avec quelle éloquence, et de quelle amère et poignante ironie animé contre lui-même, ne se reproche-t-il pas un amour si peu en rapport avec son âge et ses vastes projets, et dont il rougirait de honte, si les Romains en pouvaient avoir connaissance. Car la haine pour les Romains, et c'est là, chez Racine, un trait de génie, est encore le plus fort des sentiments de Mithridate, et le préoccupe jusque dans son trouble et les orages les plus violents de la passion.

„Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
„Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
„De mes lâches combats vous portât la nouvelle!
„Quoi! des plus chères mains craignant les trahisons,
„J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons!
„J'ai su, par une longue et pénible industrie,
„Des plus mortels venins prévenir la furie!
„Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
„Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
„Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
„Un coeur déjà glacé par le froid des années!“

Acte IV, 5, 1410.

Enfin, au dénouement, nous retrouvons Mithridate avec toute sa grandeur: terrible et sublime dans sa dernière lutte contre les Romains, noble et touchant dans ses adieux à Xipharès et à Monime, qu'il unit l'un à l'autre, avant de rendre le dernier soupir. Jamais la poésie n'a offert un tableau plus grand, plus saisissant que celui de Mithridate, paraissant tout à coup devant les Romains qui ont cerné son palais, et cherchant au milieu d'eux un trépas qu'il leur rendra funeste. Homère et Virgile n'ont pas de récit plus fier et plus animé que celui que Racine met dans la bouche du vieux serviteur de Mithridate. C'est le mouvement et le ton de l'épopée, et Racine excelle, comme les anciens, dans ces récits qui peignent et font voir la catastrophe. L'admiration se mêle à l'attendrissement, quand le vieux roi reparait mourant sur la scène, unissant déjà la majesté du tombeau à la gloire de sa vie, et que, réparant tous ses torts envers Monime et Xipharès, il exprime hautement sa reconnaissance pour le fils qui a fait luire sur sa mort un dernier rayon de gloire, et lui a donné la consolation de voir une fois encore fuir les Romains.

Acte V, 4.

„A mon fils Xipharès je dois cette fortune;
„Il épargne à ma mort leur présence importune.
„Que ne dois-je payer ce service important
„De tout ce que mon trône eut de plus éclatant!
„Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne;
„Vous seule me restez: souffrez que je vous donne,
„Madame; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
„Mon coeur pour Xipharès vous les demande tous.“

Acte V, 5, 1667.

Et il lègue, en mourant, à son fils cette âme de Mithridate, qui, au contact de la mort, s'est purifiée de toutes ses souillures, et a recouvré toute sa force et toute sa grandeur. Les faiblesses de l'homme ont disparu; il ne reste plus que le héros, qui a le droit de dire avec une douce et sublime fierté:

„Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
„Venez, et recevez l'âme de Mithridate.“

Acte V, 5, 1695.

Tel est ce personnage de Mithridate, qui occupe constamment la scène de son génie et de ses passions, et y règne tour à tour par l'admiration et la terreur, sans qu'aucun épisode détourne un instant de lui l'attention. Tel est ce caractère si original dans sa complexité, dans son mélange d'ombre et de lumière, et qui est seul la cause et le mobile de tous les incidents, maintient constamment l'unité d'intrigue et amène la catastrophe. Tel est ce rôle, où le génie de l'histoire s'unit à la force dramatique, et qui, attirant invinciblement à lui tous les rôles secondaires, leur emprunte et leur prête un vif intérêt.

A côté de cette figure tour à tour imposante et sinistre, Racine, par un de ces heureux contrastes où il excelle, nous offre un de ses plus gracieux, de ses plus nobles, de ses plus sublimes types de femme. Monime est une de ces figures dans le rôle de laquelle on pourrait suivre le double courant historique et romanesque qui se laisse distinguer dans celui de Mithridate, et saisir à la fois le souci de la vérité particulière et la recherche de la vérité générale. Monime est une fille de l'Jonie, qui a la grâce poétique et la fierté généreuse des héroïnes de Sophocle; c'est la digne soeur d'Antigone. Mais, si Racine a eu soin de marquer ses traits, il a surtout appuyé sur ceux qui donnent au personnage une valeur universelle. Il a fait de Monime l'honnête femme, telle qu'elle peut exister dans une société chrétienne et polie, inébranlable dans son attachement au devoir, mais aussi dans sa haine de l'éclat et du scandale, vertueuse sans faste, fière avec modestie, infiniment délicate et sensible dans sa pudeur et voilant d'une grâce discrète et souriante ses plus viriles résolutions, comme elle recouvre ses révoltes les plus obstinées d'une mélancolique douceur. C'est l'honnête femme française, qu'en a montrée tant de fois au théâtre, depuis la Pauline¹⁾ de Corneille, mais jamais avec plus de vérité ni de charme que dans la tragédie de Racine.

Examinons, avec quelques détails, les traits les plus frappants de ce rôle, aussi complet, aussi soutenu dans son genre, que celui de Mithridate.

„Née en Jonie,
..... descendue
„D'aïeux ou rois, . . . ou héros, qu'autrefois
„Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois,

Acte I, 3, 248.

¹⁾ Un des principaux personnages de Polyeucte.

Monime a d'abord été aimée du jeune Xipharès, le plus héroïque des fils de Mithridate. Il l'a vue, il a formé le dessein d'être à elle, avant que Mithridate ait entendu parler de ses charmes, et, pour gage de sa foi, lui ait envoyé son diadème. Il l'apprend lui-même à son confident Arbate :

„Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
„Que je vis, que j'aimai la reine le premier ;
„Que mon père ignorait jusqu'au nom de Monime,
„Quand je conçus pour elle un amour légitime.

Acte I, 1, 45.

Monime avait ressenti pour ce jeune héros, plein de vertu et tout brillant de gloire, l'amour qu'elle lui inspirait ; mais avant qu'ils eussent pu se révéler l'un à l'autre les sentiments de leur coeur, Mithridate avait vu Monime, lui avait fait porter le bandeau royal et offrir sa main. Acte I, 1, 56.

„Ce fut pour sa famille une suprême loi . . .“

Acte I, 3, 254.

Docile à la volonté de son père, Monime s'était résignée au douloureux honneur d'être reine et femme de Mithridate, et dès lors, s'immolant à son devoir, elle avait dompté son coeur, fait taire son amour et ses regrets.

„Il fallut obéir. Esclave couronnée,
„Je partis pour l'hymen où j'étais destinée ;
„Le roi, qui m'attendait au sein de ses États,
„Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas.
„Et, tandis que la guerre occupait son courage,
„M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
„J'y vins ; j'y suis encore.

Acte I, 3, 255.

C'est là, en effet, c'est à Nymphée, théâtre de l'action, que nous la trouvons au commencement de la pièce. Le bruit de la mort de Mithridate s'est répandu. La nouvelle paraît certaine. Pharnace et Xipharès, ses deux fils, sont accourus l'un et l'autre à Nymphée. Tous deux aiment Monime, que la mort de Mithridate affranchit d'un hymen qu'elle ne contractait que par obéissance. Persécutée par les odieuses obsessions du traître Pharnace, l'esclave des Romains, qui, dit-elle,

„Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
„Par un hymen pour moi plus cruel que la mort,“

Acte I, 2, 144.

elle réclame la protection et l'appui de Xipharès, et, touchée de la respectueuse déclaration et de la tendresse soumise et dévouée d'un prince qu'elle peut désormais aimer sans crime, elle parle à demi, et lui laisse entrevoir la préférence qu'elle lui accorde :

„ Défendez-moi des fureurs de Pharnace :
„Pour me faire, seigneur, consentir à vous voir,
„Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.“

Acte I, 2, 320.

Mais tout à coup on apprend que Mithridate n'est pas mort; et, en effet, son arrivée sur la scène suit de près cette nouvelle, qui, dans la situation, est un vrai coup de théâtre. Dès lors, Monime se soumet de nouveau à la courageuse abnégation, au rigoureux devoir qu'elle avait déjà accepté. Elle sacrifie de nouveau à l'obligation d'épouser Mithridate son affection pour Xipharès, rendue plus vive encore par la reconnaissance; et c'est en lui exprimant pour la première et la dernière fois la vivacité d'un amour qui s'est involontairement trahi, qu'elle impose à ce noble amant la loi de fuir partout sa présence. Elle s'exalte de son sacrifice même; elle puise dans sa renonciation à un si pur et si ardent amour le courage de l'avouer tout entier; elle prouve par là même la force de sa volonté et de sa vertu, qui brisent sans hésiter des liens si forts et si doux. C'est au nom même de leur commun amour qu'elle lui en demande l'héroïque sacrifice, et l'adjure de suivre son magnanime exemple, convaincue qu'un homme qu'elle a cru digne d'elle, doit être capable de cette générosité, de ce sublime effort. Il faut lire la partie la plus touchante de cette admirable scène, où l'amour, tout en s'immolant lui-même au devoir, mêle à la ferme résolution tant de douceur et de tendresse. C'est là surtout que charme et touche ce génie si sensible, si délicat, si pur de Racine. C'est là que se révèlent toutes les beautés de cette tragédie, qui consiste bien plus dans les luttes du coeur, que dans le choc des événements, et qui semble faite pour des intelligences et des âmes d'élite. La société dont le goût noble et fin appréciait et aimait de tels chefs-d'oeuvre, était la même qui lisait avec tant de charme les touchants et simples récits de Mme. de La Fayette¹⁾ Monime est soeur de Zaïde et de la Princesse de Clèves. Mais écoutons la parler cette langue enchanteresse et musicale dont Racine surtout eut le secret:

„Inutile, ou plutôt funeste sympathie!
„Trop parfaite union par le sort démentie!
„Ah! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
„Deux coeurs que l'un pour l'autre il ne destinait point?
„Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
„Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
„Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
„Où je vais vous jurer un silence éternel.
„J'entends, vous gémissiez; mais telle est ma misère,
„Je ne suis point à vous, je suis à votre père.
„Dans ce dessein vous-même il faut me soutenir,
„Et de mon faible coeur m'aider à vous bannir.
„J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
„Que désormais partout vous fuirez ma présence.
„J'en viens de dire assez pour vous persuader

¹⁾ Auteur de Zaïde et de la Princesse de Clèves. Ces romans, comme le dit Géroze, étaient plus qu'une nouveauté, c'était presque une révolution du bon sens, du bon goût et de la simplicité qui venaient remplacer la bizarrerie, l'enflure et les inventions impossibles de l'ancien roman. (Demogeot.)

„Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
„Mais après ce moment, si ce coeur magnanime
„D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
„Je ne reconnais plus la foi de vos discours
„Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

.....
„Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste,
„Je me sens arrêter par un plaisir funeste.
„Plus je vous parle, et plus, trop faible que je suis,
„Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
„Il faut pourtant, il faut se faire violence;
„Et sans perdre en adieux un reste de constance,
„Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
„Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

Acte II, 6, 739—746.

C'est à la fois le langage du coeur et de la vertu. Que de courage dans ce douloureux adieu! Mais à cet héroïsme du sacrifice combien il se mêle d'affection et d'attendrissement! Que de larmes dans ces derniers accents d'une passion qui n'a parlé qu'une fois! Au moment où le devoir triomphe, on entend encore gémir l'amour, et la nature et la vertu sont également satisfaites.

Quand Pharnace a éveillé les soupçons dans l'âme de Mithridate, en lui déclarant que Xipharès, ce fils si fidèle et si préféré, aime aussi la reine, et même en est aimé; quand Mithridate, pour surprendre les secrets du coeur de Monime, fait semblant de renoncer à l'hymen où elle n'apporte qu'une vertueuse résignation, qu'une respectueuse obéissance, et lui offre de l'unir à Xipharès, à ce héros, digne objet de l'amour de son père; quand Monime, après avoir écouté avec une secrète défiance, et retenu trois fois son aveu, convaincue enfin qu'un grand coeur ne saurait feindre si longtemps, confesse, avec une honorable candeur, qu'elle aimait Xipharès avant que Mithridate lui eût envoyé le royal diadème, et que

Acte III, 5,
1060.

„Son bonheur dépendait de l'avoir pour époux;

Acte III, 5, 1110.

une fois éclairée, par la colère et les menaces de Mithridate, sur l'odieux stratagème qui l'a abusée et l'a fait parler, elle déploie envers son tyran, qui veut encore l'entraîner à l'autel, une inébranlable fermeté.

Dans un langage dont la mesure et la bienséance égalent la sincérité et l'énergie, et où l'amertume du reproche est admirablement adoucie par la délicatesse des égards et même de la louange, elle refuse désormais sa main à celui qui la contraint d'avouer un amour qui n'était pas pour lui. C'est dans une observation parfaite de toutes les convenances, la fierté, la protestation de sa pudeur. C'est l'éloquente et irrévocable expression du sentiments de la dignité se son sexe. C'est l'accent d'une âme douce, mais forte, et qui ne saurait revenir sur une noble résolution. Elle accepte sans bravade la mort, dont elle se sait menacée, et qu'elle préfère à une obéissance devenue avilissante.

Acte IV, 4,
1354.

„Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
„Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance:
„Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
„Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
„Je songe avec respect de combien je suis née
„Au-dessous des grandeurs d'un si noble hymenée:
„Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins
„Pour un fils, après vous, le plus grand des humains,
„Du jour que sur mon front on me mit ce diadème,
„Je renonçai, seigneur, à ce prince, à moi-même.
„Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
„Loin de moi, par mon ordre, il courait m'oublier.
„Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre;
„Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,
„Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
„Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous.
„Vous seul, seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
„A cette obéissance où j'étais attachée;
„Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
„Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
„Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue,
„Vos détours l'ont surpris et m'en ont convaincue.
„Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir;
„En vain vous en pourriez perdre le souvenir;
„Et cet aveu honteux où vous m'avez forcée,
„Demeurera toujours présent à ma pensée;
„Toujours je vous croirais incertain de ma foi;
„Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
„Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
„Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
„Et qui me préparant un éternel ennui,
„M'a fait rongir d'un feu qui n'était pas pour lui.“

Acte IV, 4, 1323.

Que d'harmonieuse élégance dans ces vers, d'une fermeté douce et sereine! La tragédie parlera-t-elle jamais une langue plus belle et plus ravissante? Ce rôle, si parfaitement nuancé de tendresse et de force d'âme, de résignation et de fière modestie, attache et touche constamment. Au cinquième acte, Monime, croyant à la mort de Xipharès, au prochain trépas de Mithridate et à la victoire des Romains, appelés et secondés par le traître Pharnace, accueille avec des transports de joie le messager qui lui apporte, de la part de Mithridate, la coupe empoisonnée et l'ordre de mourir, et le charme naïf et passionné de la poésie antique se retrouve dans ces adieux à une vie qui

n'avait été pour elle que douleur, angoisse, sacrifices. On croit lire Virgile, quand, au moment de mourir, elle salue de loin ce doux pays de la Grèce, où se sont écoulées son enfance et sa première jeunesse, et où elle a pour jamais laissé la joie et le bonheur.

. Retiens tes cris, et par d'indignes larmes
„De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
„Si tu m'aimais, Phoedime, il fallait me pleurer¹⁾,
„Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
„Et lorsque, m'arrachant du beau sein de la Grèce,
„Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
„Retourne maintenant chez ces peuples heureux,
„Et, si mon nom encor s'est conservé chez eux,
„Dis-leur ce que tu vois, et de toute ma gloire,
„Phoedime, conte-leur la malheureuse histoire.“

Acte V, 3, 1523—1532.

Mais le poète nous épargne la réalité de cette catastrophe, dont nous avons eu les poignantes et douces émotions. Arbate accourt annoncer la victoire de Xipharès, la fuite des Romains, et jette le fatal breuvage avant que Monime y ait porté les lèvres. Par un dénouement conforme au vœu des spectateurs, les deux personnages qui les avaient constamment intéressés par leur héroïsme, leurs peines, leurs dangers, obtiennent enfin le prix de tant de vertus et de sacrifices. Mithridate, qui doit à Xipharès de mourir au sein de la victoire, paye dignement cette grande et suprême consolation, en lui léguant, avec sa couronne, la main de la plus noble des femmes, en l'unissant à Monime. Acte V, 3.

On ne saurait trop admirer avec quel art et quel enchantement Racine a su mêler aux sévères beautés et aux situations terribles de sa pièce la tendresse ingénue, les pures et nobles amours de Xipharès et de Monime, et tempérer l'une par l'autre des peintures si différentes. C'est ainsi que dans *Britannicus*, la jeunesse, la franchise, la générosité du prince, la candeur, la noble modestie de Junie et la naïveté touchante de leur amour, répandaient sur la vigoureuse fidélité des tableaux politiques, une teinte douce de sensibilité et d'attendrissement. C'est ainsi encore que, dans *Bajazet*, à côté du saisissant contraste que formaient la passion jalouse, ardente, implacable de Roxane, et la profondeur politique, la mâle et l'originale énergie d'Acomat, auprès, dis-je, de ces graves et terribles figures, l'amour délicat d'Atalide et de Bajazet offrait un pur et tendre intérêt, et que l'âme fatiguée d'impressions si fortes, de secousses si violentes, se reposait avec plaisir dans la fraîcheur et la suavité de leurs innocentes effusions. Racine excelle à diversifier ainsi ses tableaux. Nul n'a poussé aussi loin que lui l'art des nuances, et de la gradation ou de l'opposition des couleurs.

Xipharès est bien digne d'inspirer à Monime un si pur et si vif amour, une si ardente admiration. Si Monime est une de ces femmes chez qui Racine aime à nous montrer l'amour associé aux plus nobles sentiments et aux plus hautes vertus, et qu'il

¹⁾ Schiller, *Maria Stuart*, V, 4.

imagine et peint en poète qu'il y a des âmes sensibles et des esprit élevés et délicats, Xipharès est un de ces héros qu'il sait créer pour de telles femmes, capables de les comprendre et faits pour les aimer d'un amour d'âme à âme, et recevoir ardemment toutes leurs généreuses inspirations. Modèle de courtoisie, de loyauté, de grandeur d'âme, Xipharès nous fait admirer en lui un fils dévoué tout entier à la cause et aux vastes desseins de son glorieux père, épris de son génie et de son héroïsme, capable pour lui de tous les sacrifices, même de celui du plus vif et du plus légitime amour, et ne se vengeant de sa jalousie barbare et dénaturée, qu'en l'arrachant aux mains de ses ennemis, qu'en donnant à sa mort l'éclat d'une dernière victoire sur les Romains. Ce bon fils est aussi un amant fidèle, discret, généreux, et qui pousse la vertu jusqu'à vaincre sa passion quand elle s'oppose à ses devoirs. On peut reprendre, il est vrai, dans le rôle de Xipharès, et surtout dans la fameuse déclaration, qui rappelle un peu trop les romans de l'époque, quelques raffinements ou même quelques fadeurs de galanterie moderne. Xipharès est, à quelques égards, un français du XVII^e siècle, un de ces amants d'une exquise délicatesse de pensées et de langage, dont Voltaire a dit avec esprit, dans son Temple du Goût:

„Racine observe les portraits
„De Bajazet, de Xipharès,
„De Britannicus, d'Hippolyte.
„A peine il distingue leurs traits:
„Ils ont tous le même mérite,
„Tendres, galants, doux et discrets;
„Et l'Amour qui marche à leur suite,
„Les croit des courtisans français.“

Mais son amour est si vrai, si admiratif, si respectueux, il entre si bien dans les voies de dévouement et d'abnégations que lui ouvre Monime, qu'il rachète amplement ces légers tributs payés au goût du siècle. Sans doute Xipharès laisse à Monime l'initiative des fortes résolutions et des grands sacrifices; sans doute, en réalisant les grandes espérances qu'elle a conçues de lui, il ne fait que suivre ses exemples et répondre à sa confiance, ce qui est déjà magnifique, et toutefois ne le met qu'au second rang. Mais, dans cette infériorité même, qu'il est grand encore! Avec quel sombre enthousiasme, quel douloureux plaisir, il se soumet à cet arrêt d'une éternelle séparation que lui prononce, comme à elle-même, son héroïque amante, et reconnaît

„Que son propre devoir s'accorde avec le sien!“

Acte II, 6, 750.

comme il intéresse son amour même au sacrifice qu'il en doit faire à la haute fortune de Monime, à son hymen avec Mithridate! Quelle immolation entière de sa propre félicité, qui ne peut plus être qu'un obstacle à cette magnifique destinée!

. Un autre sort au trône vous appelle:

„Consentez-y, Madame, et, sans plus résister,

„Achevez un hymen qui vous y fait monter.

Acte IV, 2. 1248.

Indépendamment de cette noblesse d'amour et de cet héroïsme du sacrifice, Xipharès a encore plus d'un titre à l'admiration sympathique des spectateurs. Les Romains ont en lui, comme en son père, un implacable et dangereux ennemi. Il ne veut, avec les tyrans du monde, ni paix, ni trêve. Qu'il est beau, dès le premier acte, quand, sur le bruit de la mort de Mithridate, Pharnace laisse entrevoir ses projets d'alliance avec les Romains, et, loin de penser à venger son père, ne songe même pas à lui donner la sépulture!

„La réponse, seigneur, doit-elle être incertaine?
„Et contre les Romains votre ressentiment
„Doit-il pour éclater balancer un moment?
„Quoi! nous aurons d'un père entendu la disgrâce;
„Et, lents à le venger, prompts à remplir sa place,
„Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli!
„Il est mort: savons-nous s'il est enseveli?
„Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
„Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
„Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits
„Peut nommer justement le dernier de ses rois,
„Dans ses propres états privé de sépulture,
„Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
„N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
„Et des indignes fils qui n'osent le venger?
„Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
„Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
„Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,
„Voilà nos alliés; marchons de ce côté!
„Vivons ou périssons dignes de Mithridate

Acte I, 3, 292—311.

Avec quel élan et quel feu il adopte le projet annoncé par Mithridate de porter la guerre en Italie et son espoir de vaincre Rome dans Rome. Quelle généreuse impatience il exprime d'aller sous ses ordre ou en son nom: Acte III, 1, 836.

„Brûler le Capitole et mettre Rome en cendres!

Acte III, 1, 924.

Trois sentiments se partagent l'âme de Xipharès: sa haine des Romains, son affection pour son père, son amour pour Monime.

De son père il a hérité cette haine pour les Romains qui éclate dans ses premières paroles, dans sa discussion violente avec Pharnace, dans son cri de colère quand celui-ci lui propose de s'allier à Rome:

„Rome, mon frère! O ciel! qu'osez-vous proposer? Acte III, 1, 906.
jusque dans les dernier mots qu'il prononce.“

Un des traits les plus particuliers de son caractère, c'est son affection profonde et dévoué pour ce père qu'il admire, qu'il respecte et qu'il plaint. Rival de son père, il ne songe pas un instant à se révolter.

„Quand son père paraît, il ne sait qu'obéir.

Acte I, 5, 366.

„Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux.“

Acte II, 6, 718.

Comme il lui en coûte de mettre en garde Monime contre la cruauté de son père!
Ce n'est jamais son père; c'est le Destin qu'il accuse:

„Je suis un malheureux que le Destin poursuit,

„C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père.“

Acte IV, 2, 1219.

Que Monime le connaissait bien quand elle répondait à Mithridate:

Et quand il n'en perdrait que l'amour de son père,

Il en mourra, Seigneur.

Acte IV, 4, 1368.

Acte I, 1, 46-48. 39. Nous ne nous étonnerons pas de la discrétion et de la délicatesse de son amour pour Monime. Il l'aima „le premier, et „d'un amour légitime“, qui s'est, longtemps accru dans le silence, qu'il a caché dès qu'il a connu les desseins de son père, qu'il n'a plus à dissimuler quand il ne s'agit que de combattre Pharnace. La violence, il la laisse à Pharnace, et ne s'en servirait que pour défendre Monime. C'est en tremblant qu'il ose faire l'aveu de son amour; et il n'appendra qu'il est aimé de Monime qu'au moment même ou il entend qu'il ne doit plus songer à son amour. „Qu'avons-nous fait?“ dit-il avec tristesse, dès qu'il sait l'arrivée de son père; il ne verra plus Monime. C'est la volonté seule de Mithridate qui les met en présence. Que peut-il faire si ce n'est à la fois se réjouir du bonheur d'être aimé, et se plaindre du malheur attaché à leur amour. Il ne la reverra que pour la mettre en garde contre la ferocité de Mithridate et pour la supplier de ne pas résister à son père.

Par son génie belliqueux, par sa fierté de patriotisme, Xipharès a sa grandeur personnelle, indépendamment de celle que lui donnent sa passion pour Monime et son courage à en triompher, et à marcher sur les traces de cette femme sublime et presque céleste.

Racine n'a pas pu donner beaucoup de développement au caractère du traître Pharnace; mais, bien plus que Xipharès, il est le fils de Mithridate: c'est Mithridate dépouillé de ce prestige, que sa longue lutte avec les Romains, son opiniâtreté, ses exploits, ont attaché à son nom. Au lieu d'être l'ennemi de Rome il en est l'ami, l'esclave. Mais il a la fourberie, la cruauté et la violence de son père. „En ses desseins toujours impétueux“, à peine a-t-il appris la mort de son père, qu'il vient s'emparer de Nymphée; dès qu'il est informé du retour de Mithridate, il propose sans hésiter à Xipharès de lui résister; il ose tenir tête à son père, lui proposer l'amitié de Rome, refuser nettement d'accomplir ses ordres; mis en prison, il s'échappe, essaye d'entraîner les soldats, les „rassure“ quand il les voit reculer devant Mithridate.

Acte I, 5.

Acte III, 1.

Acte IV, 6.

Dans son amour il est aussi violent et encore moins scrupuleux que son père. Il se déclare amoureux de Monime, s'offre en la place de son père, n'admet pas qu'elle puisse lui résister: si bien que par „sa coupable audace“ il la force à implorer la protection de Xipharès contre „l'ennemi qui l'opprime“. N'a-t-elle pas raison de parler des „fureurs

de Pharnace?" Voyez de quel ton il s'adresse à elle : Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père? N'est-ce pas bien ainsi que doit lui parler le fils de Mithridate? Acte I, 2.
Acte I, 3, 224.

Si Pharnace avait dans la pièce un rôle plus important, nous verrions se développer chez lui cette violence et cette jalousie haineuse qu'il montre à l'égard de son frère, violence et jalousie qui sont bien d'un fils de Mithridate, et qui ont fait comparer cette scène à une scène analogue entre Néron et Britannicus. Acte III.

Mithridate est, comme Britannicus, un chef-d'oeuvre d'un genre tout particulier. C'est la tragédie sans le poétique appareil de ses fictions et dans la simplicité de l'histoire; c'est une grave et magnifique production, attestant plus que jamais chez Racine des qualités fortes et puissantes, qui rehaussent dignement la douceur et la suavité de sa muse. Ce génie tendre et mélancolique, animé à propos de l'énergie de l'histoire, trouve naturellement l'expression nerveuse, le vigoureux pinceau d'un Tacite ou d'un Saluste, en gardant sa séduction coutumière de grâce et de mélodie, et en nous tenant dans le ravissement de l'admiration devant cette souplesse, cette flexibilité prodigieuse d'imagination et de style. Dans Mithridate, Racine n'a pas eu de devanciers au théâtre¹⁾, non plus que dans Britannicus, Bérénice, Bajazet, et enfin dans Athalie²⁾. Il n'a eu l'aide d'aucun modèle dans l'invention de son plan, dans le dessein et l'ordonnance de sa pièce. Mithridate est donc une des plus fortes preuves de cette originalité créatrice qu'on a trop souvent et si injustement contestée à Racine, originalité créatrice qui éclate même dans les trois chefs-d'oeuvre où son génie a directement fraternisé avec celui d'Euripide³⁾, et où il avoue hautement ses obligations. Ajoutons que, pour la marche et le développement de l'action, pour l'enchaînement et la progression des scènes, pour l'économie des situations, Racine n'a pas fait de pièce d'une plus belle simplicité et d'une régularité plus parfaite. C'est le modèle de l'action théâtrale la plus achevée dans sa contexture et dans toutes ses parties.

Telle est cette tragédie, d'un caractère à part dans le théâtre de Racine, parce que c'est celle où il a combiné, dans la mesure la plus égale et la plus juste, la mâle et fière vigueur des chefs-d'oeuvre de Corneille avec la sensibilité exquise et le pathétique déchirant des siens. Admirons ces deux immortels génies, sans agiter entre eux d'oiseuses questions de préférence. Admettons tout entières ces deux gloires éternelles de la scène française et de l'esprit humain, au lieu de les combattre et de les affaiblir l'une par l'autre. Tous deux ont été originaux à leur manière. Chacun d'eux a fait prévaloir, dans ses chefs-d'oeuvre, un ressort dramatique différent, sans exclure néanmoins les qualités et les moyens de son successeur ou de son devancier. Si le ressort de l'admiration domine dans Corneille; si, par un emploi plus constant du sublime, il subjuge les esprits, exalte les coeurs, agrandit en nous le sentiment de notre dignité et de notre puissance; s'il fait de l'amour de la gloire, de l'enthousiasme pour les grandes choses, la première passion de ses personnages; si l'amour

¹⁾ Il y avait une tragédie de la mort de Mithridate, que La Calprenède fit jouer en 1675. L'histoire, fidèlement suivie, ne suffit pas à fonder l'intérêt de la pièce. Racine ne s'est jamais inspiré de La Calprenède. S'il s'est rencontré deux ou trois fois avec lui, c'est par la nécessité du sujet et par les communs souvenirs de l'histoire.

²⁾ Tragédie de Racine, appelée par Voltaire le chef-d'oeuvre de l'esprit humain.

³⁾ Andromaque, Iphigénie et Phèdre.

est d'ordinaire, chez ses héros et ses héroïnes, l'esclave de l'honneur et du devoir; s'il fait pleurer d'admiration autant et plus que de pitié: Chimène¹⁾, Camille²⁾, Pauline³⁾, prouvent que les grâces touchantes, la tendresse passionnée, la colère éloquente, l'orageux désespoir des héroïnes de Racine, n'étaient pas inconnues à Corneille: Héraclius, Rodogune⁴⁾, prouvent qu'il a su, comme son jeune émule, arriver aux grands effets de la terreur et de la pitié. Si, de son côté, Racine a prêté à l'amour le langage le plus pur, le plus doux, le plus musical qui ait jamais parlé à l'imagination et au cœur, qui ait jamais flatté l'oreille et le goût: Pyrrhus⁵⁾, Achille⁶⁾, Bajazet⁷⁾, Mithridate, Xipharès même et Hyppolyte, montrent assez que l'amour n'a pas efféminé ses héros, et s'allie chez eux à de hautes vertus ou à de mâles caractères: Andromaque, type sublime de la fidélité de l'amour conjugal, Iphigénie, divinisant presque son amour en le sacrifiant à la gloire de la Grèce et aux grandes destinées de l'objet aimé, montrent que Racine a su manier aussi ce ressort de l'admiration si puissant dans les mains de Corneille, et le sublime moral et religieux de Joad⁸⁾ n'est pas inférieur au sublime du patriotisme d'Horace. Seulement, le pathétique prévalant dans Racine, le sublime dans Corneille. Loin donc de discuter de subtils et d'injurieux parallèles, loin de faire d'un hommage rendu à un grand homme un outrage à un prétendu rival, félicitons la France d'avoir eu, à la suite l'un de l'autre, deux hommes supérieurs qui, par des procédés différents, ont doté leur pays de toutes les grandeurs, de toutes les séductions, de toutes les émotions possibles dans la tragédie. Couronnons des mêmes lauriers Corneille et Racine, et à ceux qui croient qu'on ne pourrait louer l'un de ces deux grands poètes, sans se constituer le censeur de l'autre, répétons l'épigramme où Voltaire s'est persiflé si agréablement lui-même, au sortir d'une dispute avec un de ses amis sur ces intempestives questions de primauté:

„De Beausse et moi criailleurs effrontés,
„Dans un souper clabaudions à merveille,
„Et tour à tour épluchions les beautés
„Et les défants de Racine et Corneille.
„A piailler serions encor, je croi,
„Si n'eussions vu, sur la double colline,
„Le grand Corneille et le tendre Racine
„Qui se moquaient et de Beausse et de moi.“

1) Chimène, épouse du Cid, immortalisée par Corneille, et l'un des plus beaux types de femme qu'ait créés la poésie; ce qui fait dire à Boileau, en parlant des critiques dirigées contre le Cid par ordre de Richelieu:

„En vain contre le „Cid“ un ministre se ligue;

„Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.“

2) Soeur des Horaces dans la tragédie du même nom de Corneille.

3) Héroïne dans Polyencte, personnifiant l'amour sacrifié au devoir.

4) Tragédies de P. Corneille.

5) Fils d'Achille, roi d'Epire, héros dans Andromaque.

6) Personnage dans Iphigénie.

7) Personnage dans Phèdre.

8) Personnage dans Athalie, grand-prêtre des Juifs, éleva secrètement le jeune Joas, soustrait à la fureur d'Athalie. Ce chef-d'oeuvre de Racine fut méconnu du public, et la pitié de l'auteur pour le peuple lui attira la disgrâce de Louis XIV. Racine mourut de chagrin. C'est de ce prix qu'il devait payer la sensibilité qui fit son génie et sa gloire.